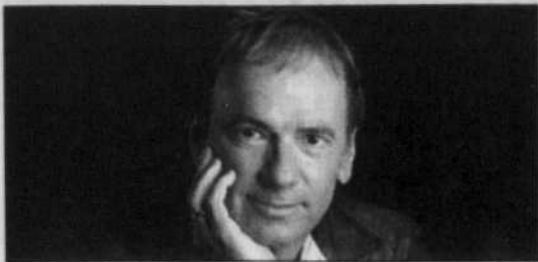


ROMAN QUÉBÉCOIS

Un livre délicieux signé
André Ducharme

Page F 3

LITTÉRATURE
FRANÇAISEPortraits de
Marguerite Yourcenar

Page F 4

LE DEVOIR

LIVRES

CAHIER
F

Dieu de la paix, Dieu de la guerre

GEORGES LEROUX

Monos, le seul, l'unique; la confession partagée des religions du Livre constitue certes leur richesse commune, mais elle n'a pas endigué les divisions historiques qui n'ont cessé de proliférer en leur sein. Et cela, malgré l'injonction de respect mutuel et de fraternité que chacune transmet à ses fidèles de génération en génération. Déjà les noms manifestent le symptôme de ces divisions: Israël est un nom propre, celui d'un peuple, objet de l'élection divine, le judaïsme n'en est qu'une essence lointaine. Le christianisme, lui, s'identifie à une doctrine universelle abstraite, qui a presque occulté le nom qui l'engendre. Enfin, l'islam est le nom d'une attitude spirituelle, celle de la communauté croyante qui rassemble tous ceux qui font soumission devant l'Unique. Rien de moins simple donc, malgré les apparences et malgré la référence commune au texte biblique, que l'unité des religions du Livre. Rien de plus urgent, par ailleurs, au regard de la théologie politique que chacune de ces religions commande et dans la foulée tragique du 11 septembre, que de relancer le travail de cette unité sur le terrain même de leur histoire violente et de leur aspiration à la paix.

Des livres

de cette

portée et

de cette

exigence,

il en faudrait

plusieurs

autres

Dans un livre écrit à trois voix, cette unité est proposée comme une tâche inscrite au sein de l'histoire, mais privée, pour ainsi dire a priori, de sa résolution historique. Les religions du Livre devraient-elles se soumettre à l'évolution qui fait de l'islam celle qui proclame le plus ouvertement sa vocation universelle et se montre aujourd'hui la plus prosélyte? Cette attitude est non seulement impossible, elle ne correspond pas à l'essence spirituelle de chacune. Mais il faut alors reconnaître que la différence religieuse, si elle doit avoir pour effet de stimuler le conflit politique en le légitimant, devient par elle-même une position intolérable, assez en tout cas pour qu'on puisse soutenir que le monothéisme, devenu la propriété de rivaux, est la cause de la violence historique. Les trois essais réunis ici, bien qu'ils soient privés d'un propos introductif qui préciserait leur intention, éclairent admirablement l'enjeu.

L'enjeu de la différence

Chacun est l'œuvre d'un écrivain important dans la tradition qui le porte. Shmuel Trigano, un philosophe qui a montré dans ses nombreux travaux antérieurs la



DANIEL SYLVESTRE

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le gros bateau de La Courte Échelle

GISÈLE DESROCHES

Quel enfant lecteur ne connaît pas les Éditions de La Courte Échelle? Dans les écoles aussi bien que dans les familles, le nom de cette maison d'édition, qui célèbre cet automne ses 25 ans d'existence, est souvent le premier nommé parmi les éditeurs québécois publiant des livres pour la jeunesse.

Populaire entre toutes auprès du jeune public, bénéficiant d'une large visibilité en librairie ainsi que d'une enviable position internationale, la maison jouit d'une solide réputation de constance et de qualité.

Lorsque Bertrand Gauthier fonde, en 1974, les Éditions du Tamarois, qui deviendront en 1978 La Courte Échelle, le contexte éditorial québécois des livres pour enfants se relève à peine d'une crise grave. En effet, au début des années 1970, la littérature québécoise pour la jeunesse est à peu près réduite à néant. Chute de la production, pénurie d'écrivains, rareté des collections, lisibilité ardue des textes qui rebute les apprentis lecteurs, conservatisme des thèmes et des illustrations, contenu souvent vieillot et suranné, visées moralisatrices appuyées, valeurs réactionnaires: telles sont quelques-unes des caractéristiques de la production de la fin de la décennie précédente.

Influencé par l'effervescence européenne, Bertrand Gauthier souhaite «mettre le Québec à l'heure du monde», comme l'écrivira Françoise Lepage dans *La Littérature pour la jeunesse 1970-2000*. Prenant lui-même la plume, Gauthier produit en 1976 *Hou Ilva*, le premier d'une série de trois albums (*Dou Ilvien*, 1978, et *Hébert Luée*, 1980) illustrés avec une audace toute contemporaine par Marie-Louise Gay. Traquant les stéréotypes, discutant avec humour de valeurs nouvelles, proposant des personnages avant-gardistes et des illustrations novatrices, l'éditeur s'emploie à renouveler la littérature pour enfants, dans son contenu et dans sa forme, en affirmant sa volonté de suivre et même de précéder quelque peu l'évolution de la société.

La célèbre série d'albums *Les aventures de Jiji* et Pichou de Ginette Anfosse est née dans cette foulée. L'auteure y offre, par le biais d'une narration nouvelle menée par l'espiègle Jiji, une voix nouvelle au jeune lecteur, plutôt que de reprendre le point de vue d'un adulte. C'est à La Courte Échelle qu'apparaissent en 1983 les premiers livres-jeux (*Sophie et Pierrot*, *L'Alphabet*, *Venir au monde*, etc.). Longtemps, la collection «Premier Roman» pour les sept à neuf ans, inaugurée en 1988, a fait ca-

valier seul et servi de modèle du genre avec son format de poche, sa maquette facilement repérable, sa soixantaine de pages, sa typographie de grande taille et ses illustrations abondantes.

Les adolescents en plus

La Courte Échelle a également fait œuvre de pionnier en ajoutant en 1989 à sa collection «Roman Jeunesse», conçue pour les 9-12 ans, la collection «Roman +» destinée aux jeunes de 13 ans et plus, dans un marché où l'édition d'ouvrages pour adolescents se résumait pour ainsi dire aux genres fantastique et de science-fiction publiés aux Éditions Paulines, ou encore relevait de l'aléatoire. Alors qu'on hésitait encore à aborder ouvertement des thèmes comme la sexualité, le suicide, la grossesse non désirée, les sectes, etc., la collection offrait aux auteurs un espace de création moins restreint en même temps qu'une représentation plus sophistiquée de l'adolescence.

La petite maison grandit en même temps que s'ouvre le marché québécois et que commencent à se manifester les retombées internationales. Si bien qu'entre 1985 et 1989, elle voit son chiffre d'affaires multiplié par 12!

Vers la fin des années 1990, la production s'essouffle, furieusement talonnée par d'autres éditeurs jeunesse qui se battent pour conquérir une part d'un marché jeunesse de plus en plus morcelé, voire saturé, envahi d'initiatives de toutes sortes. La perception populaire de la maison se ternit quelque peu auprès des habitués, qui dénoncent le recours à la facilité et se lassent de la recette. La maison explore alors la voie du livre pour adultes en lançant la collection «16-96», poursuit ses efforts sur la scène internationale, lance de nouvelles collections d'albums et réédite ses titres à succès en coffrets ou en recueil.

Et vogue le navire

Aujourd'hui, La Courte Échelle, c'est le travail conjugué de trois associées, Hélène Derome, Louise Mongeau et Martine Bénard, qui ont pris la relève de l'entreprise au départ de Bertrand Gauthier en décembre 2000. Déjà à l'emploi de l'entreprise depuis 15 ans, elles tentent désormais de relever de grands défis. La Courte Échelle, pour elles, c'est un gros bateau. Les attentes sont grandes. Comment négocier un virage sans faire trop de vagues? Comment conserver sa place sur le marché tout en ravivant l'impulsion novatrice?

VOIR PAGE F 2: COURTE ÉCHELLE

VOIR PAGE F 2: DIEU

LIVRES

COURTE ÉCHELLE

Deux concours alléchants marquent le 25^e anniversaire de la maison

SUITE DE LA PAGE F 1

Elles ont d'abord créé, en 2002, une collection de recueils de poésie. «*Nous étions la seule maison en position de le faire*», confie Hélène Derome. Avec ses 450 titres toujours vivants au catalogue, sa réputation et l'expertise dont elle dispose, La Courte Échelle mise en effet sur des acquis suffisamment solides pour prendre un tel risque. Les trois associées mettent actuellement la main à une nouvelle collection intitulée «*Mon Roman*» dont les quatre premiers titres seront en librairie ces jours-ci. Les collections existantes étant définies de façon plutôt stricte en fonction des critères d'âge (64 pages pour «*Premier Roman*»; 96 pages pour «*Roman Jeunesse*», etc.), cette nouvelle collection est ordonnée en fonction du genre littéraire (roman intimiste, fantastique, science-fiction, etc.) plutôt que du nombre de pages ou du niveau de difficul-

té. Cette initiative permettra une plus grande liberté aux auteurs en même temps qu'elle mettra l'accent sur l'aspect littéraire davantage que sur la capacité de lecture. Ce qui n'empêchera pas les collections établies de coexister.

Les principales embûches de la maison d'édition? La bataille pour la lecture n'est pas encore gagnée. La lutte est ouverte en ce moment contre la piètre participation du milieu scolaire au marché du livre jeunesse et les bibliothèques insuffisamment garnies: une coalition réunit les éditeurs et les gens du milieu du livre jeunesse au sein de laquelle on déplore l'absence des enseignants, des parents, des commissions scolaires. Et le marché actuel du livre jeunesse est plus achalandé qu'aux belles années. Plus difficile de se démarquer. Les échecs se paient cher. Les consommateurs ont parfois des coups de cœur fulgurants que les éditeurs tentent tant bien

que mal de prévoir. Ainsi la maison s'engage-t-elle dans une avenue où elle ne s'était jamais aventurée auparavant: une approche de coédition ponctuelle avec l'éditeur canadien Robert Davies aura pour résultat la parution, en octobre, du premier titre d'une série de trois (hors collection) de l'écrivain anglophone John Ward, *Le Secret de l'alchimiste*, destiné à de jeunes adultes (14 ans et plus).

Deux concours alléchants marquent le 25^e anniversaire de la maison: l'un, un tirage, s'adresse au grand public; l'autre, aux élèves. L'achat d'un livre de La Courte Échelle donne une chance de gagner l'un des vingt-cinq prix de mille dollars en livres. On participe au second en rédigeant un texte de 25 lignes dans lequel on explique pourquoi on aimerait rencontrer un auteur de la maison. Les prix, vous l'avez deviné, consistent en une visite réelle, à l'école des lauréats, d'un auteur de la maison.



LA COURTE ÉCHELLE
Détail d'une illustration de Ginette Anfoussé pour *La Fête*.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le terrorisme vu de la cour d'école

CAROLE TREMBLAY

Deux ans après le funeste événement, quelques œuvres de fiction commencent lentement à s'élever des cendres encore chaudes du Word Trade Center. À Paris, Frédéric Beigbeder défraie la manchette avec son *Windows on the Word*. Le dernier roman du publiciste repenti suscite questions et débats: coup de marketing ou devoir de mémoire? Jean-Jacques Greif fait beaucoup moins de bruit avec *Nine Eleven* (titre anglais oblige, après tout, ça vient de France), un ouvrage traité pourtant du même sujet. Il faut dire que c'est un livre destiné à la jeunesse...

En septembre 2002, l'auteur, journaliste à *Marie-Claire*, publie un article regroupant quelques témoignages de gens qui ont vécu le drame de près. Parmi les récits qu'il a colligés, on retrouve ceux de Noah, un étudiant de Stuyvesant High School, et d'Alexa, sa petite sœur qui fréquente Primary School 234, deux écoles qui s'élevaient à l'ombre des tours. Quelques mois plus tard, Jean-Jacques Greif retourne à New York et rencontre des camarades de classe de Noah, des enseignantes de PS 234, ainsi que des parents d'élèves. En plus des témoignages, il recueille et compulse tout ce qui est disponible sur les attentats et entreprend alors la rédaction de son livre. Cela donne un récit palpitant, où l'émotion et la tension sont présentes du début à la fin. On y suit le déroulement de la tragédie d'heure en heure, autant de l'extérieur des tours que de l'intérieur, puisque l'auteur fait alterner les chapitres qui racontent ce qu'ont vécu enfants et parents de Stuyvesant et de PS 234, et ceux qui rapportent les événements tels que décrits par des survivants. On y retrouve aussi des détails techniques, des plans du quartier, des schémas; bref, tout est là pour se faire une idée complète et complexe de ce jour fatidique. Ce documentaire romancé

(ou roman documenté, selon le goût de chacun) livre l'information avec tellement de justesse et d'empathie qu'on pardonne à son conteur les petits accros à la réalité qu'il n'a pu s'empêcher de faire pour rendre son texte plus vrai que vrai.

La vie arrêtée

À Jérusalem, on a beaucoup plus d'expérience avec les attentats. Mais personne ne peut s'habituer à voir des innocents mourir, encore moins quand il s'agit de proches. *Le jour où ma vie s'est arrêtée* raconte l'histoire de quatre adolescents inséparables, deux garçons et deux filles, qui voient leurs destins chambouler quand l'un d'entre eux est assassiné par un fanatique arabe. Dotan, le narrateur, est tellement choqué par la mort de son meilleur ami que la colère l'emporte sur toute autre considération. Pourtant élevé dans un milieu pacifiste, le jeune homme se laisse entraîner dans une manifestation d'extrémistes, qui va «casser de l'arabe» dans le quartier qui jouxte le sien. Arrêté et traité comme un criminel même s'il n'a rien fait, Dotan se révolte encore davantage. Sa haine est dirigée non seulement contre celui qui a tué son camarade, mais contre tous ceux qui restent là, sans réagir, à de telles injustices. Ce roman, auquel un petit élagage aurait permis d'atteindre une plus grande tension dramatique, a tout de même le mérite d'exposer les mécanismes de la haine pour mieux les démonter. C'est déjà pas mal.

NINE ELEVEN

Jean-Jacques Greif
Ecole des loisirs
Paris, 2003, 173 pages

LE JOUR OÙ MA VIE S'EST ARRÊTÉE

Gaïlla Ron-Feder-Amit
Flammarion, «Castor poche»
Paris, 2003, 218 pages

DIEU

Gregory Baum insiste sur l'éthique commune aux religions du Livre

SUITE DE LA PAGE F 1

profondeur de son approche herméneutique, livre ici une lecture de l'élection et de l'alliance qui cherche à nous débarrasser du stéréotype d'Israël comme synonyme de l'exclusion.

À cette lecture philosophique du judaïsme, Gregory Baum joint une critique très sévère de la prétention universaliste du christianisme. Retraçant l'évolution très lente de l'attitude du Vatican à l'égard des juifs, pour ne rien dire

de sa quasi-indifférence à l'endroit de l'islam, il montre l'importance d'un respect intégral de l'Ancienne Alliance et de la communauté islamique. Gregory Baum insiste sur l'éthique commune aux religions du Livre, qui est une éthique de paix, de justice et de compassion pour les démunis et qui doit être opposée au projet politique de l'extension. Comme Trigano, il pense que, si l'élection des gens du Livre a un sens, ce doit être celui d'une mission de justice et d'amour.

Le troisième texte est l'œuvre de l'écrivain libanais Salah Stétié, auteur entre autres d'une magnifique biographie de Mahomet (Albin Michel, 2002). La voix du poète vient se joindre à celles du philosophe et du théologien, elle se porte au-devant du texte du Coran pour en manifester l'ouverture et les appels à la fraternité. Lucide sur les limites de la théologie politique de l'islam, Salah Stétié montre cependant qu'elle n'atteint aucunement la doctrine de l'Unique. Parlant de l'audace éthique du Coran, de sa proposition de convergence du monothéisme, il met en relief, à travers une histoire complexe, la nécessité de toujours reporter l'islam à son attitude fondamentale: la prière, la soumission devant la transcendance et l'appel à la fraternité de la communauté universelle. Comme Gregory Baum, il insiste sur la proclamation du monothéisme au-delà de sa faillibilité

dans l'histoire, de son inachèvement politique.

Des livres de cette portée et de cette exigence, il en faudrait plusieurs autres. Nous pouvons lire déjà la réflexion de Michel Dousse sur la guerre et ses justifications religieuses (*Dieu en guerre*, Albin Michel), un parcours très fouillé dans le corpus des trois textes fondateurs; nous pouvons lire aussi l'interprétation du psychanalyste Daniel Sibony (*Au nom de Dieu*, Seuil, 2002), mais rien ne remplace l'interprétation vivante au sein même des trois traditions du monothéisme, et ce recueil nous en fournit un accès essentiel.

LE MONOTHÉISME. UN DIEU, TROIS RELIGIONS

Shmuel Trigano, Gregory Baum, Salah Stétié
Fides, coll. «Métissage»
Montréal, 2003, 213 pages

Librairie Renaud-Bray
VOX POPULI, VOX DEI
Palmarès des ventes
3 au 9 septembre 2003

1	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Booker Prize 2002	Y. MARTEL	XYZ éd.	4
2	B.D.	ASTÉRIX ET LA RENTRÉE SAULOISE		UDERZO/GOSNINNY	Albert René	2
3	Dict. Qc	MULTIDICITIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE, nouvelle édition		M.-É. DE VILLERS	Québec Amérique	5
4	Dictionnaire	LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 2004		COLLECTIF	Larousse	10
5	Psychologie	GUÉRIR		SERVAN-SCHREIBER	Robert Laffont	21
6	Dictionnaire	LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRANÇAISE		COLLECTIF	Le Robert	12
7	Roman	ANTECHRISTA		A. NOTHOMB	Albin Michel	47
8	Roman Qc	LIFE OF PI	Booker Prize 2002	Y. MARTEL	Vintage Canada	12
9	Roman	WINDOWS ON THE WORLD		F. BEIGBEDER	Grasset	6
10	Fantastique	HARRY POTTER AND THE ORDER OF THE PHOENIX		J. K. ROWLING	Raincoast	17
11	Roman	ONZE MINUTES		P. COELHO	Anne Carrière	14
12	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT		E. TOLLE	Ariane	152
13	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, 1		A. BRASHARES	Gallimard	63
14	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH		É. LAURENT	Pion	3
15	Roman	LA NOSTALGIE DE L'ANGE		A. SEBOLD	Nil	3
16	Spiritualité	TELOS, 1. 2		A.-L. JONES	Ariane	9
17	Dictionnaire	DICIONNAIRE DES SYNONYMES ET DES ANTONYMES		COLLECTIF	Fides	13
18	Roman	L'IGNORANCE		M. KUNDERA	Gallimard	120
19	Guide Qc	LES CHAMPIGNONS SAUVAGES DU QUÉBEC		SICARD/LAMUREUX	Fides	19
20	Dictionnaire	LE ROBERT & COLLINS SENIOR		COLLECTIF	Le Robert	12
21	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, 2 - Le deuxième été		A. BRASHARES	Gallimard	19
22	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?		J. SPENCER	Michel Lafon	2
23	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE 1		M. MOORE	Boréal	63

LA RENTRÉE chez Renaud-Bray

Le Petit Larousse illustré 2004, prix courant 54,95\$ **39,95\$**

Le Petit Robert, prix courant 72,95\$ **54,95\$**

Le Robert & Collins senior, prix courant 53,95\$ **39,95\$**

Le Multidictionnaire de la langue française, prix courant 54,95\$ **39,95\$**

Le grand Druide des synonymes, prix courant 49,95\$ **39,95\$**

Le Petit Visuel français/anglais, prix courant 29,95\$ **22,95\$**

Dictionnaire Hachette illustré 2004, prix courant 29,95\$ **24,95\$**

Prix en vigueur jusqu'au 31 octobre 2003.

24	Essais	MAL DE TERRE		H. REEVES	Seuil	144
25	Biographie	CESAR IMPERATOR		M. GALLO	XO éd.	17
26	Polar Qc	INDÉSIRABLES		C. BROUILLET	La courte échelle	13
27	Roman	LE BAL DES LOUVES, 1. 2		M. CALMEL	XO éd.	48
28	Biographie	MON HISTOIRE		H. R. CLINTON	Fayard	106
29	Nutrition	LA BOÎTE À LUNCH EMBALLANTE		EMOND / BRETON	Flammarion Qc	23
30	Horreur Qc	SUR LE SEUIL		P. SÉNÉCAL	Alire	17
31	Psycho. Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ		P. MORENCY	Transcontinental	6
32	Maternité	COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e édition		L. LAMBERT-LAGACÉ	L'Homme	104
33	Roman Qc	TOUT LÀ-BAS		A. COUSTURE	Libre Expression	8
34	Roman	LE CERCLE MAGIQUE		K. NEVILLE	Je cherche midi	8
35	Roman	LA TACHE		P. ROTH	Gallimard	44
36	Dictionnaire	LE PETIT VISUEL (français/anglais)		CORBEL/ARCHIBULT	Québec Amérique	14
37	Sport	LA MARCHÉ RAPIDE		M. RUDIGER	Vigot	11
38	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !		T. D'ANSEMBOURG	L'Homme	32
39	Santé	LA MISE AU POINT		J. JAY	Santé action	6
40	Actualité	LA GUERRE DES BUSH		É. LAURENT	Pion	4
41	Roman	LE DICTATEUR ET LE HAMAC		D. PENNAC	Gallimard	2
42	Psychologie	LA SYNERGOLOGIE		P. TURCHET	L'Homme	211
43	B.D.	LE PETIT SPIROU, 1. 11 - Tu ne s'ras jamais grand !		TOME / JANRY	Dupuis	25
44	Polar	LES SOLDATS DE L'AUBE		D. MEYER	Seuil	49
45	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE		COLLECTIF	Marabout	46

♥ Coup de Cœur RB Nouvelle entrée Nbre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec

www.renaud-bray.com

Poésie à Trois-Rivières

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Trois-Rivières s'est récemment autopromuée capitale de la poésie. Elle répond ainsi, semble-t-il, à un souhait de Félix Leclerc, exprimé il y a quelque 19 ans. Et puisque les villes sont peu nombreuses à revendiquer ce statut, pourquoi ne pas le lui concéder d'emblée?

Trois-Rivières, ville ayant subi un déclin industriel il y a plusieurs décennies, accueillie en tout cas, du 3 au 12 octobre, le plus important festival de poésie au Québec.

Le Festival international de la poésie, présidé par Gaston Bellemare (qui dirige également les Écrits des Forges), a depuis

longtemps fait le pari de s'ouvrir au monde. Cette année encore, la ville reçoit une délégation de 130 poètes, dont plusieurs provenant de l'étranger.

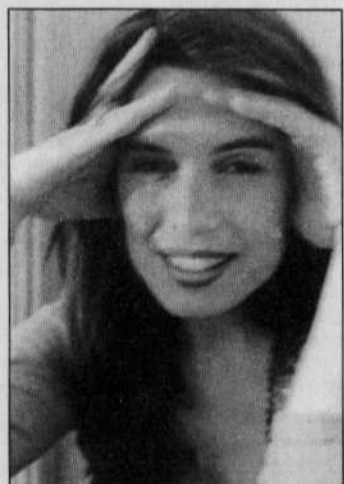
Et tout ce beau monde se promènera ainsi, de café en café, de lecture en exposition, durant toute la durée de cette célébration de la poésie.

Au programme, mentionnons particulièrement l'exposition des manuscrits de Saint-Denis-Garneau, qui sera présentée par Bibliothèque et Archives du Canada au Musée québécois de la culture, sous le titre «*Voici l'espace que j'habite*». Le festival présentera d'ailleurs deux récitals donnés à la mémoire des poètes Hector de Saint-Denis-Garneau et Roland Giguère.

Le Musée Pierre-Boucher de Trois-Rivières présentera pour sa part une rétrospective des œuvres de Stelio Sole, artiste né à Caracas, d'origine italienne et Trifluvien d'adoption, mort en 1993. Pour l'occasion, les Écrits des Forges publient également un recueil comportant quatre œuvres de l'artiste et des textes de trois poètes: Isabelle Forest, Pierre Labrie et Carl Lacharité.

Quelques prix

Isabelle Forest est d'ailleurs lauréate du prix de poésie Félix-Leclerc 2003, pour son recueil *Les Chambres orphelines*, qui s'articule, dit le jury, autour de la mère, de l'enfance, des souvenirs et de la mémoire. Parmi la kyrielle de prix qui seront décernés au



SOURCE FESTIVAL DE TROIS-RIVIÈRES
Isabelle Forest, Prix Félix-Leclerc de poésie 2003, est l'une des invités du Festival de poésie de Trois-Rivières.

PUL-IQRC
SOCILOGIE CONTEMPORAINE dirigée par Daniel Mercure

Nouveautés dans la collection

Le travail dans l'histoire de la pensée occidentale
Sous la direction de Daniel Mercure et Jan Spurk
Le travail est-il une dimension fondamentale de la condition humaine? Quand et comment l'Occident en est-il arrivé à faire du travail une notion abstraite et de sa pratique quotidienne un élément central de nos vies? Afin de répondre à de telles questions, ce livre propose de revisiter les grands auteurs classiques et modernes de manière à circonscrire leurs interrogations relatives à l'effort, à l'œuvre et au travail.
2-7637-7943-3, 310 pages, 35 \$

Agir en situation de vulnérabilité
Sous la direction de Vivianne Châtel et Marc-Henry Soulet
La mise en lumière des processus d'exclusion et l'extrême centration des intérêts sur cette question ont paradoxalement ouvert la voie à l'analyse sociologique en deux directions: les modalités de survie en un univers de démunition et les mécanismes d'inclusion à partir d'une position fragilisée. Cet ouvrage s'efforce justement de défricher les rapports entre vulnérabilité et action. Partant de l'idée selon laquelle la vulnérabilité exprime une des logiques centrales des sociétés actuelles, il s'attache en effet à comprendre en quoi une situation de vulnérabilité influe sur la nature de l'agir.
2-7637-8005-9, 232 pages, 25 \$

Les règles de l'individualité contemporaine. Santé mentale et société
Marcelo Otero
Le champ de la «santé mentale» ne semble plus avoir de limites: de la prévention du suicide à la promotion du bonheur, en passant par le «combat du stress» dans la vie quotidienne, toute situation sociale est susceptible de devenir objet d'intervention. Les individus, la famille, le couple, l'école, l'état, l'entreprise, voire ce que l'on appelle la «communauté», ont de plus en plus recours aux interventions psychosociales. Il s'agit ainsi de pallier des «dysfonctionnements» ou, mieux encore, de «produire» des comportements désignés aujourd'hui comme «adaptés» plutôt que «normaux». Comment expliquer la diffusion extraordinaire des interventions en «santé mentale» au-delà du contexte clinique? Quelles sont les tendances dominantes? Quel est le visage actuel de l'individu en bonne «santé mentale»?
2-7637-7981-6, 270 pages, 30 \$

Pour de plus amples informations
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7381 • Téléc. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

festival, il faut nommer le Grand Prix du Festival international de la poésie, lequel sera remis cette année à Pierre Nepveu pour son recueil *Lettres aériennes*. Le XIII^e prix international de poésie Antonio Viccaro sera quant à lui remis au poète niçois Daniel Biga, qui a publié une quarantaine de titres, dont *Oiseaux Mohicans*. Son dernier livre est une anthologie, intitulée *Le poète ne cotise pas à la sécurité sociale*. On a dit de lui qu'il était «le seul poète rescapé de mai 68». Le prix de poésie Gatien Lapointe/Jaime Sabines, remis à un poète mexicain, reviendra cette année à Ali Chumacero. Un communiqué du festival définit son œuvre comme étant «une contribution sensuelle et spirituelle incontournable à l'histoire de l'humanité». Le prix Félix-Antoine Savard sera remis à Yves Boisvert pour la suite *Moi, la petite Mélanie des fleurs fragiles*, et le prix Piché de poésie 2003, de l'Université du Québec à Trois-Rivières, qui récompense des poètes qui n'ont pas encore publié, sera pour sa part remis à Patrick Boulanger, pour la suite *Un oiseau dans l'eau bouillante*. Enfin, le festival sera l'occasion de lancer un recueil de 41 poètes britanniques, publiés en français aux Écrits des Forges. Un récit de certaines œuvres britanniques aura également lieu en anglais à l'église anglicane.

Le festival offre aussi des occasions de création. Au parc Champlain, des jeunes et des moins jeunes sont invités à étendre leurs petites œuvres sur une corde à poème. Et au resto Bouffelles, qui emploie des personnes en cours d'alphabetisation, personnel et poètes liront des textes de leur cru.

LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les miettes de l'amour

Un délicieux petit roman en forme de pirouette, qui carbure au style et à la dérision

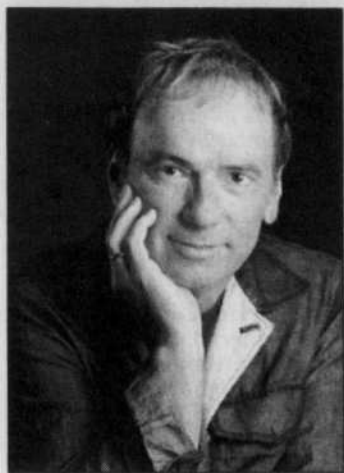
CHRISTIAN DESMEULES

« Je ne suis pas seul en moi », nous prévient d'emblée le héros de *L'Homme en morceaux*. Cet autre pense le contraire de ce qu'il pense, il lui injecte des idées quand il est calme, calibre les femmes en regardant à travers ses yeux. « Nous nous appelons Rimbaud Ringuet », poursuit-il, donnant le ton de cette chronique d'une schizophrénie « douce » ou circonstancielle.

André Ducharme est journaliste culturel au magazine *L'Actualité*, où il est responsable de l'agenda culturel et pour lequel il a signé une quarantaine de portraits d'artistes au cours des 15 dernières années — un collègue le qualifiait récemment de véritable « artiste du portrait ». À force de couper et de ciseler, il en reste forcément quelque chose lorsqu'on signe un premier roman. Une écriture au scalpel: précise, imagée, nerveuse, impitoyable.

Gaëtan, connu de tous comme Rimbaud Ringuet, 42 ans et sans illusions, se perçoit lui-même comme un homme beige. La plupart du temps « peigné en dessous de bras », invisible et sans trop de consistance — sauf au lit —, il se fait larguer sans retour par la femme qu'il aime et devient un « seul pleureur ». Riva, femme de tête, déterminée et dominatrice, belle à faire ramollir le cerveau, est une femme fatale dont la « beauté contient toute la barbarie du monde ». Preuve que les contraires s'attirent et qu'ils finissent un jour ou l'autre par se repousser. Même s'il sait que « la vengeance est le dessert des faibles », Rimbaud échafaude des plans de revanche. Qui resteront toutefois bien sagement dans sa tête en compagnie de cet autre qui y habite.

Entre sa mère qui cherche à le consoler et sa nouvelle amie Poudrette Pigalle, sorte de « coach de vie » qui distille d'une voix forte sa morale à trois sous (« Aimer c'est avoir mal au cœur, mais sans le besoin de vomir »), Rimbaud poursuit sa petite descente



JEAN-FRANÇOIS BÉRUBÉ / LEMÉAC
André Ducharme

aux enfers comme un numéro de cirque improvisé.

Et d'une larme à l'autre, Rimbaud Ringuet explore ses souvenirs d'enfance, sa genèse d'homme encombrant et timoré. « Nos pères, nos mères sont toutes dépressives, nos sœurs sont toutes fêlées, nous avons tous des raisons de tuer quelqu'un. » Il recolle lentement les pièces de son propre casse-tête. « La prochaine fois que je viendrai au monde, je n'aurai peur de personne », se promet-il dans cette thérapie-confession qui fait de lui une sorte de clown-acrobate qui jouerait sa vie en marchant sur un fil et qui nous tient en haleine entre le rire et les larmes.

Malgré un récit un peu décousu — en morceaux? —, André Ducharme nous livre un délicieux petit roman en forme de pirouette, qui carbure au style et à la dérision. Une bouffée d'air frais au milieu des introspections grises et enfermées de beaucoup de ses contemporains. Avec le parti pris d'une écriture qui rend surnaturel l'ordinaire, il nous montre comment un chagrin d'amour peut s'envoler dans un grand éclat de rire.

L'HOMME EN MORCEAUX
André Ducharme
Leméac
Montréal, 2003, 140 pages

NOUVELLES

Le feuilleté des mots

SUZANNE GIGUÈRE

« La littérature, c'est le plus grand pays de la planète », affirme Marie-Andrée Lamontagne dans le magazine français *Télérama* du printemps dernier. L'ancienne directrice de la revue *Liberté* et directrice du cahier *Livres* au quotidien *Le Devoir* est aujourd'hui éditrice en sciences humaines chez Fides. Poète, critique et traductrice, elle a publié un premier roman, *Vert*, dans lequel elle explorait avec une sensibilité particulière cet espace impalpable entre l'imaginaire et le réel. Dans le recueil *Entre-mondes*, composé de sept nouvelles, elle approfondit cet entre-deux qui se dérobe à la réalité. Elle nous invite à regarder entre les interstices et à nous interroger: quel monde entre les mondes?

L'auteure pose un regard perspicace, aigu, sans complaisance, sur ses contemporains et son époque. L'écriture précise, rythmée et suggestive d'*Entre-mondes* suppose une longue fréquentation des mots et un travail lent, patient et attentif pour mener à bien cet exercice d'une réécriture de la réalité. Ce qu'elle réussit avec grâce.

Jour de noces à la campagne. Une fillette de douze ans s'évanouit pendant que les invités de la noce se pressent autour d'elle. Une étrangère se penche vers l'enfant. Imaginative, la dame au « parfum de citron avec une pointe de musc » risque une explication. Deux interprétations différentes d'un même événement s'avèrent parfois étonnantes. Utilisant sa plume comme un scalpel, l'auteure pratique dans chaque nouvelle une petite incision dans laquelle elle glisse une observation, une réflexion, une critique, une indignation, une nostalgie. Dans cette nouvelle, la digression porte sur le sort des vieilles maisons « désertées par leurs habitants, privées de chaleur et d'odeurs », livrées à l'indifférence générale. « Plus personne... pour rêver sur leur vigueur passée. »

La passerelle entre le rêve et la réalité est parfois ténue, comme le montre *Chute et grandeur de la maison Montgret*. Une femme enceinte fait un étrange rêve. Guide

dans un château, elle entraîne les visiteurs vers le caveau familial. Curieusement, l'enfant de pierre sculpté, couché près de ses parents, ouvre les yeux et la regarde. Elle est incapable de soutenir son regard silencieux et réprobateur. La nouvelle parle du sentiment de culpabilité qui envahit cette femme après la perte de son enfant et plaide l'urgence de « se concilier les morts pour qu'ils n'importent plus les vivants ».

Que cache la fuite dans l'alcool de cet homme venu se réfugier dans une pinède au cœur d'une nature sauvage? Dans *Au camping de l'étang bleu*, la nouvelliste évalue le prix qu'ont à payer dans les sociétés convenues les libre-penseurs, les esprits libertaires, ceux qui osent, ceux qui doutent, ceux qui s'aventurent sur des pistes inconnues. Avec, en creux, des réflexions sur les désirs « que le destin se charge de réaliser ou de réduire à néant », sur l'agitation des hommes, sur leur condition de mortel, sur l'impermanence des choses de la vie.

Pour quelle raison l'être humain est-il en perpétuelle représentation sociale? Gravité affectée, sourire factice, flagorneries. Pourquoi s'efforce-t-il de dissimuler ses vrais sentiments? Dans *Autour d'une morte* les masques volent en éclats lors des funérailles d'une vieille tante. Se redessinent les chagrins, les reproches, les propos injurants. Dans la lumière crue de la vérité défilent les aveux d'amours malaisées, de désirs éteints, de rêves qui s'éloignent, de vies alourdies par l'âge et le poids. Des doux se demandant dans quel jardin enchanté ils pourraient vivre. « Quel monde pour les doux? »

Sur le terrain du politique
Le parcours de ces lieux inconnus, de ces entre-mondes, emmène l'auteure sur le terrain du politique dans *Le Jour de son visage*. Que peut l'être humain aux prises avec une réalité insoutenable? Une femme est plongée dans ses rêveries devant un bol en faïence rempli d'haricots qui trempent dans l'eau. « Comment une vie réglée sur



© XAVIER LLUIS, PHOTOGRAPHE (LEMÉAC)
Marie-Andrée Lamontagne

une nécessité aussi paisible aurait-elle pu se défaire un jour? C'est le point de départ de la nouvelle la plus forte du recueil sur le plan de l'architecture narrative.

L'auteure s'introduit dans le déséquilibre vécu par une institutrice dissidente sous un régime totalitaire. Dans sa prison, sans rien à lire, elle essaie de réciter des vers, rêve de la fraîcheur du matin près d'un lac, imagine la ferveur d'être deux, amoureux. Peine perdue. « De telles fantaisies n'étaient plus possibles maintenant. Dans le dortoir, avait-elle découvert avec étonnement, les premières choses qu'on oubliait sans effort sont les choses inutiles et, juste après, les plus agréables: leur souvenir ferait trop mal. »

Cette nouvelle bouleversante parle de la souffrance humaine, de l'appauvrissement du milieu ambiant, de l'isolement, de l'animalisation de la vie par manque de liberté et de perspective. De l'abru-

tissement et de l'aliénation humaine. Avec une question sous-jacente, lancinante: les rétrécissements des libertés civiles enregistrés dans les États de droit n'annoncent-ils pas des lendemains incertains pour la démocratie?

Dans la même édition du *Télérama* citée plus haut, Marie-Andrée Lamontagne déclare: « La société nord-américaine répugne au débat d'idées, rejette l'intello, une personne à priori suspecte. » Avait-elle à l'esprit cette indignation lorsqu'elle a rédigé *La Clef*, qui décrit le déchirement d'un « homme raffiné, condamné à vivre dans un univers fruste »?

La dernière nouvelle du recueil, *Pourquoi les femmes lisent-elles des romans*, vise sur un ton satirique les auteures de romans sentimentaux qui écrivent « comme d'autres piquent les boutonnières dans les ateliers de confection ». On y rencontre, entre autres, la femme de ménage d'une écrivaine américaine achetée au marché le samedi des cagots de romans d'amour qu'elle échange le samedi suivant contre des arrivages récents. Peut-on imaginer la disparition de la littérature sentimentale sur les listes de best-sellers au profit d'œuvres littéraires? La chute, imprévisible, offre au lecteur l'occasion de se déridier.

Détournement du réel, quête de sens, la quasi-certitude que l'écriture et la vie se rejoignent, autant de brèches ouvertes dans *Entre-mondes*. L'écriture maîtrisée, les dialogues souples et spirituels, l'ironie douce-amère, tout dans ce recueil convainc et reconforte. La littérature québécoise s'avance avec de plus en plus d'œuvres originales et d'écrivains qui connaissent le feuilleté des mots.

ENTRE-MONDES
Marie-Andrée Lamontagne
Leméac
Montréal, 2003, 128 pages

Joël Pourbaix
Labyrinthe 5
152 pages - 18,95 \$

Je crois maintenant que la véritable déchéance est dans le fait de voyager tout en voulant demeurer propriétaire de sa vie.

Pierre Nepveu
Lignes aériennes
116 pages - 16,95 \$

Lauréat
Grand Prix du Festival International de la Poésie 2003

ÉDITIONS DU **NOROÏT**
30 ans de poésie www.lenorait.com

liber

Dominique Grand
Portrait de l'agoniste: Gombrowicz

224 pages, 24 dollars

Romanichels

De l'art de réécrire sa vie pour mieux apprivoiser la mort.

Sergio Kokis
Les amants de l'Alfama

216 p. • 23 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-2170 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: info@xyzedit.qc.ca

Culture et télé pour ne rien manquer

L'AGENDA chaque samedi

REGARDS SUR LE BAS-CANADA
Alexis de Tocqueville

SERGE D'ENTRE LES MORTS
Gilbert La Rocque

UNE HISTOIRE DE L'ÉDUCATION ET DU SYNDICALISME ENSEIGNANT AU QUÉBEC
Pierre Graveline

TYPO II
www.edtypo.com

LITTÉRATURE

Profils de Marguerite Yourcenar

GUYLAINE MASSOUTRE

L'ombre de Yourcenar jette un surcroît d'intelligence sur notre monde. La substance humaine, elle l'a passée au crible de sa mémoire, dotée d'un puissant don de sympathie. Pour célébrer le centenaire de sa naissance, un livre d'hommage, *Marguerite Yourcenar, du Mont-Noir aux Monts-Déserts*, recueille une vingtaine de lectures nuancées, qui évitent les simplifications. Elle qui a géré ses mémoires comme un maître de zen voulait conserver l'aspect lisse et serein d'un «visage original». En Orient, c'est une posture d'éternité.

Cet exercice de mémoire, elle-même l'a pratiqué, désignant ce qu'elle considérait digne d'être partagé: un ensemble de «*œuvres de l'intelligence, de postulations spirituelles, d'options esthétiques ou éthiques, ou de rêveries sur un lieu...*» (A.-Y. Julien). Que valent les mots quand l'écrivain les a rendus vains, sinon pour l'exercice d'une exquise civilité?

Elle ne laissait pas d'importuns franchir son seuil. Pas plus sa maison que ses origines, ses lieux d'inspiration que ses rencontres, elle n'a rien laissé au hasard. Sur sa vie plane un certain mystère, des imprécisions. Dans son œuvre, elle n'a retenu que ce qui apportait des réponses aux questions humaines, plurielles, spirituelles, posées sur le fond d'agnosticisme contemporain. Sa biographie n'est pas un point de mire.

Portrait d'un écrivain

Aux Monts-Déserts, elle s'était retirée plus près des arbres et des oiseaux que des bruits de la ville. Elle croyait en la transcendence, à condition d'en éloigner fanatisme et intolérance. Entre ces balises honnêtes, il y avait de l'espace pour flâner. C'était assez pour meubler son détachement apparent du monde, pour affiner sa sensorialité.

Née à Bruxelles, habitant la Flandre française du Mont-Noir, la fillette avait connu tôt la solitude d'une demi-orpheline, auprès d'un père cultivé et sérieux, déjà âgé. Puis, elle avait vécu une guerre: elle s'était apaisée dans l'espoir de la prière, avait appris la patience. Le temps se meublait de signes sages



Marguerite Yourcenar jeune.

SOURCE DESCLÉE DE BROUWER

ou chimérique, en langues consolantes. Dans son œuvre, elle consacre peu d'attention à l'enfance. Sa jeunesse a été studieuse, peinte avec une large palette d'échantillons significatifs de l'Ancien Temps.

Tout cela fut si clair qu'elle décida de préciser de quoi une vie pouvait ainsi s'accroître. Elle attirerait ceux que ni «*la hauteur*» ni «*la rudesse*» (Jean D'Ormesson) de cette idée ne rebuterait. En rencontrant le savoir, elle buta sur l'ignorance. Pourquoi l'Ancien Temps devait-il demeurer lointain? Cette énigme avait une solution: la fiction permettrait d'estomper nos pertes de mémoire. Le temps ne serait pas un obstacle.

Ainsi est née l'œuvre. Très tôt dirigée par Michel de Crayencour, elle écrit un psaume charnel, *Alexis*

ou le *Traité du vain combat*. Il précède l'ouvrage d'érudition par excellence, *Mémoires d'Hadrien*. La maturité est atteinte. *L'Œuvre au noir* signe un parcours d'initié, celui du médecin-philosophe Zénon, qui grandit jusqu'au moment ultime. Un homme obscur signe une dernière démonstration poétique de la grandeur de l'Un, latent dans la nature universelle, entre le Tout et le Rien. Plume classique, tantôt courant à l'ellipse, tantôt baroque, elle fait entendre «*des voix qui casent, s'altèrent et pourtant perdurent*» (A.-Y. Julien).

Figures de style

On n'entend pas les immortels... «*tant elle voulait s'envelopper dans le drapé des mots, ce qu'elle fit si bien*», écrit Jean-Denis Bredin, son

successeur à l'Académie française, agacé par ses poses: «*on pourrait ne pas la voir telle qu'elle fut vraiment, secouée par la violence de ses désirs, par ses colères, par ses appétits, par ses désespoirs*». Vraiment?

L'artiste se donnait-elle un place dans le tableau? Elle ne l'a pas caché, même sous la fiction. Reste à savoir si, comme l'affirme Josyane Savigneau, elle a vraiment «*rusé*» et, en «*séductrice impénitente*», voulu camper dans l'imaginaire collectif quelque «*faux air de Jean Genet*». Tous voudraient détenir la vérité, l'entendre proférée.

«*Toute vie est un échec, regardée d'un peu près...*», confia-t-elle. À la mort, elle préférait la gloire, consolation à l'injure que notre imperfection, constitutive de nature, porte à l'intelligence. De là, ce culte grisant de soi. Tous s'accordent à reconnaître sa manière d'échapper à l'ordinaire, de n'être jamais ligotée et de se placer résolument du côté des miracles humains.

Philippe Le Guillou signe les plus belles pages. Consacrées à Alexis, elles louangent «*la demi-teinte, l'accord mesuré, la parole qui se donne avec précaution sans éduquer le navet même de l'aveu*», la «*confession en acte*», «*révélation de la singularité d'un parcours et exemple à l'intention de tous ceux que la nature a mis en marge de l'orthodoxie dominante et qui se cachent encore*». Tentations, vertiges, rêves, errances du désir, porté à mille enchantements dont la musique est la plus fine expression.

Autre lecture, Jean-Pierre Richard touche le nœud oedipien. La mort — quelque chose de criminel dans l'écriture — y serait sublimée dans un mouvement onirique qui réconcilie pureté et pourriture, blanc et noir, l'incompréhensible de la Nature. À compléter par le bel ouvrage de photographies *Marguerite Yourcenar, une enfance en Flandre*.

MARGUERITE YOURCENAR, DU MONT-NOIR AUX MONTS-DÉSERTS

HOMMAGE POUR UN CENTENAIRE
Textes réunis et présentés par Anne-Yvonne Julien Gallimard, «*Les Cahiers de la NRF*»
Paris, 2003, 206 pages

POLAR

L'île du docteur Cawley

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

1954. La guerre froide. L'Amérique craint plus que tout le monstre soviétique qu'il incarne en cruels extraterrestres dans ses productions hollywoodiennes de série B. Mais les siens, ses monstres? Elle les parque sur une île au large de Boston, Shutter Island, où se dresse un ancien fort de la guerre de Sécession. Aussi, un asile psychiatrique, le Ashecliffe Hospital, dirigé par le bon docteur Cawley. Les patients d'Ashecliffe sont non seulement atteints de profonds troubles mentaux, ils sont surtout des meurtriers sanguinaires dont l'horreur des crimes leur a valu d'être enfermés là, coupés d'un monde puritain et propre qui cherche à ignorer jusqu'à leur existence. Ashecliffe est un de ces centres aux méthodes expérimentales pour le moins radicales, comme on en connut plusieurs à cette époque, certains bien (trop?) près de nous.

Lorsque l'une de ses pensionnaires, schizophrène aiguë — qui, dans un moment de crise, a tué ses trois enfants —, manque à l'appel, le marshal Teddy Daniels et son adjoint Chuck Aule sont amenés en pleine tempête sur l'île pour enquêter. L'évasion est impossible, inexplicable, comme l'était celle du prisonnier d'Alcatraz. Daniels n'y croit guère et cherche bientôt une réponse du côté du personnel. Mais le bon docteur ne semble pas enclin à dévoiler toute la vérité et Daniels se heurte pour la première — mais pas la dernière — fois au mur du silence...

Descente aux enfers

Lehane est passé maître dans les descentes aux enfers noires foncées. Il sait s'enfoncer lentement mais sûrement aux tréfonds de l'abîme de l'âme humaine, dans ce labyrinthe sans fond qui guette même l'être apparemment le plus équilibré. Surtout, peut-être. Et il n'est jamais parvenu à aller aussi loin qu'il ne le fait dans cette enquête menée par un flic doublé d'un ancien militaire ayant participé à la libération de Da-

chau. Une enquête truffée de digressions (allant jusqu'à une «*réflexion*» sur le romanesque pas piquée des vers), de fausses pistes, d'anecdotes sur la criminologie, sur la police aussi. Un personnage campé avec force qui n'est pas sans évoquer à certains égards le Wallander de Mankell. Un homme hanté par un passé aux effluves cadavériques, mu par une violence et une angoisse qui pourraient à tout instant le faire basculer dans la folie.

Un livre superbe, que ce huis clos claustrophobe qui emprisonne le lecteur dans ses méandres, un roman aux savoureux dialogues (quel dialoguiste! pas surprenant que si tôt parus, ses bouquins soient achetés par des producteurs hollywoodiens, cette fois la Columbia avec, comme réalisateur appréhendé, Wolfgang Petersen, à qui l'on doit *In the Line of Fire*, *Air Force One*, mais aussi le troublant huis clos *Das Boot*). De loin le meilleur Lehane en date, le plus viscéralement achevé (je sais, je l'ai déjà dit de *Gone, Baby, Gone*, mais ce n'est quand même pas ma faute si ce récit hausse le niveau chaque fois!). Le maître qui tire les ficelles est foutement couillu et a le sens du coup de théâtre qui frappe tel un uppercut. Des thrillers de cette maestria, il en paraît un par année tout au plus. Le dernier à avoir plongé l'humble lecteur que je suis dans de tels méandres de l'âme humaine était peut-être *Le Dahlia noir* d'Ellroy. Non, Lehane ne l'a pas volé, sa réputation de digne héritier de Chandler, et chacune de ses histoires prend le pouls de notre société avec une acuité telle, sans pudeur ni faux semblant, qu'on ne peut en sortir sans ressentir ce trouble des humeurs et de l'âme que seuls les grands arrivent à provoquer. Pure horreur! Ou est-ce pur plaisir?

SHUTTER ISLAND

Dennis Lehane
Traduit de l'américain par Isabelle Maillet
Rivages/Thriller
Paris, 2003, 290 pages

ROMAN ÉTRANGER

Cracher le Salvador

CAROLINE MONTPETIT LE DEVOIR

Horacio Castellanos Moya n'a pas la langue dans sa poche. Et l'occasion est venue de découvrir sa verve soutenue, provocatrice et caustique dans son dernier livre, intitulé *Le Dégoût*, qui paraît, traduit de l'espagnol au français par Robert Amutio, aux éditions des Allusifs. La haine a parfois ses raisons d'exister, comme la douleur aiguë qu'elle dévoile.

L'ensemble est une charge à fond de train contre la culture salvadorienne, portée par le monologue d'Edgardo Vega, Salvadorien d'origine, exilé au Canada, qui doit retourner au pays pour régler quelques affaires après la mort de sa mère. Dans un bistrot, il retrouve Moya, son ami d'adolescence, à qui il livre sans censure son dégoût du pays.

En espagnol, l'ouvrage de cet Hondurien d'origine, qui a vécu au Salvador durant de nombreuses années, s'intitule *El Asco*, *Thomas Bernhard* en *San Salvador*. Et ce déluge haineux contre un

pays rappelle en effet l'écrivain qui se défoulait contre l'Autriche et Salzburg, dont Moya reconnaît s'être inspiré.

Mais c'est au Salvador que Vega est né, et c'est le Salvador qu'il crache dans chacune de ses phrases, dans une purge sans merci qui, paradoxalement, laissera le personnage, comme le lecteur, allégé, comme lavé d'un trop-plein de non-dits, de pensées avortées ou de dégoût larvé. Il est une violence difficile à entendre, plus accessible dans les livres que dans les combats de rue. Il est des dégoûts qu'il faut savoir dire. Il y a des mépris nécessaires.

Le Vega en question n'y a cependant pas de main morte. Convoqué aux funérailles de sa mère pour toucher sa part d'héritage, il doit passer un mois au Salvador pour s'occuper notamment de la succession. Du pays d'origine, il s'arrête un instant pour vomir la bière. «*Ils sont capables de te tuer si tu refuses de dire que cette émanation putride, leur crasseuse et diarrhéique bière, est la meilleure du monde*», lance-t-il d'entrée de jeu.

La gauche aussi

C'est le début d'un chemin de croix. Toujours à travers le monologue livré à son ami Moya, Vega empale d'un même souffle les frères maristes, «*ces gros homosexuels*» chez qui il a étudié — «*il n'y a rien d'aussi stupide que d'avoir étudié au Liceo Salvadoreño*» —, le capitalisme sauvage du pays, sa population — «*jamais vu un peuple aussi engagé et criminel, avec une telle vocation pour l'assassinat*» —, sa soumission aux États-Unis et ses politiciens — «*les cent mille morts n'ont tout juste été qu'un moyen pour qu'une poignée de politiciens ambitieux puissent se partager un gâteau d'excréments*».

Sa rage — ou est-ce son amertume? — se fait particulièrement violente lorsqu'il évoque les politiciens de gauche, «*ceux qui ont été naguère des guérilleros, ceux qui naguère se faisaient appeler commandant, ce sont eux qui m'écœurent le plus, je n'aurais jamais cru qu'il y avait des types aussi faux, aussi bas, aussi vils, des types répugnants de la tête aux pieds, après avoir envoyé à la mort tant de gens, après avoir envoyé tant de naïfs au sacrifice, après s'être fatigués de répéter ces stupidités qu'ils appelaient des idéaux, les voilà maintenant qui se comportent comme des rats...*».

Ne sont pas épargnés, dans cette diatribe qui va jusqu'à la caricature, les universités, les restaurants, la littérature, son frère, sa belle-sœur et leurs enfants, les toilettes, les bordels salvadoriens que l'exilé, accroché à son passeport canadien, visite à son corps défendant, craignant par-dessus tout de devenir l'un de ses Salvadoriens miséreux condamnés à ne plus pouvoir quitter leur pays.

Dans une entrevue, Horacio Castellanos, qui a déjà été interdit de séjour au Salvador, a déjà dit avoir rencontré un personnage tel que celui de Vega, dont il aurait d'ailleurs épuré les discours...

Une fois familier de cette logorrhée brutale, on est surpris de trouver dans ces mots haineux et passionnés à la fois, dans ce dégoût absolu du pays et de la vie, un véritable chant, une œuvre belle et troublante qui sonne dangereusement vrai.

LE DÉGOÛT

Horacio Castellanos Moya
Les Allusifs
Montréal, 2003, 104 pages

20^{ième} SALON DU LIVRE ANCIEN DE MONTRÉAL

la Confrérie de la librairie ancienne du Québec

20 et 21 septembre 2003

Samedi de 12h à 18h — Dimanche de 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA

Pavillon McConnell

1 400, boul. de Maisonneuve O.

Tél.: (514) 899-1118

1 888 989-1118

GRAND CHOIX DE LIVRES ANCIENS ET

RARES, ILLUSTRÉS,

PREMIÈRES ÉDITIONS,

BELLES RELIURES

LE DEVOIR

ADMISSION : 5.00 \$ pour les deux journées

Olivieri librairie • bistro

Cet automne

« je ferai du vélo, j'irai au théâtre, je réserverai une soirée à mes amis, je mangerai équilibré, je travaillerai moins... et surtout je lirai un livre par semaine »

CHEZ OLIVIERI, NOUS VOUS AIDERONS À TENIR VOTRE PROMESSE

Du lundi au samedi de 9 à 22 h
Dimanche de 10 à 19 h

Librairie indépendante
5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
tél.: 739-3639
service@librairieolivieri.com

ESSAIS

Louis Fréchette et les collèges classiques

Les collèges classiques étaient-ils réellement ces hauts lieux d'enseignement et d'éducation que certains esprits nostalgiques se plaisent à nous dépeindre afin de faire ressortir la médiocrité de l'école québécoise actuelle? S'il faut, en tout cas, en croire le témoignage de l'écrivain Louis Fréchette livré en 1893, c'est plutôt le contraire qui serait vrai.

Lancée, à l'époque, sur fond de lutte idéologique entre libéraux et ultramontains, un affrontement qui se répercutait, entre autres, sur le conflit au sujet de la gouverne de l'éducation québécoise, la polémique de Fréchette contre les collèges classiques est pleine d'une furia qui en fait une des plus belles pièces de notre tradition de littérature de combat. Aujourd'hui rééditées dans la collection «Bibliothèque québécoise» grâce aux bons soins de Luc Bouvier, les *Lettres à l'abbé Baillargé* de notre ancien poète national ne sont pas, c'est le moins que l'on puisse dire, une lecture pour les petites natures. Elles sont présentées, ici, dans une version conforme à celle établie par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne et publiée en deux tomes, avec d'autres textes, en 1993, dans l'excellente collection «Bibliothèque du Nouveau Monde» (PUM), sous le titre de *Satire et polémiques*.

Partisan d'une modernisation du cours classique, Fréchette, en 1893, ouvre le bal: «Si l'éducation qu'on y donne est suffisante pour faire des prêtres, écrit-il, elle ne l'est certainement pas pour faire des hommes du monde.» Provocateur, il ajoute: «Les trois premières choses que l'on doit enseigner à un enfant, n'est-ce pas à parler, à lire et à écrire? Or montrez-moi le collègue classique canadien où l'on enseigne à parler, à lire et à écrire!» Pour lui, il est donc clair «qu'en fait d'éducation pratique, nous sommes terriblement arriérés».

Après une première passe d'armes plutôt civilisée entre Fré-



Louis Cornellier

chette et l'abbé Antonin Nantel qui lui donne la réplique, l'intervention musclée, dans le débat, de l'abbé Frédéric-Alexandre Baillargé, professeur de théologie au collège de Joliette, déclenche une série de treize lettres, publiées dans certains journaux libéraux de l'époque, dans lesquelles le poète se déchaîne littéralement contre le système des collèges classiques et un clergé réactionnaire qui veille sur lui avec un soin jaloux.

Prenant la pose ironique du modeste père de famille qui daigne se mêler de questions pédagogiques, «de méprisable homme marié» qui se risque à sermonner des prêtres, Fréchette, en pamphlétaire enragé, démolit les prétentions des collèges classiques à fournir une éducation de qualité et, surtout, pertinente: «On ne met pas son enfant au collège pour qu'il finisse à l'hôpital en rimant des élégies ou en traduisant Cicéron; on l'envoie apprendre quelque chose qui l'arme contre les exigences de la vie. C'est pénible, mais c'est comme ça!»

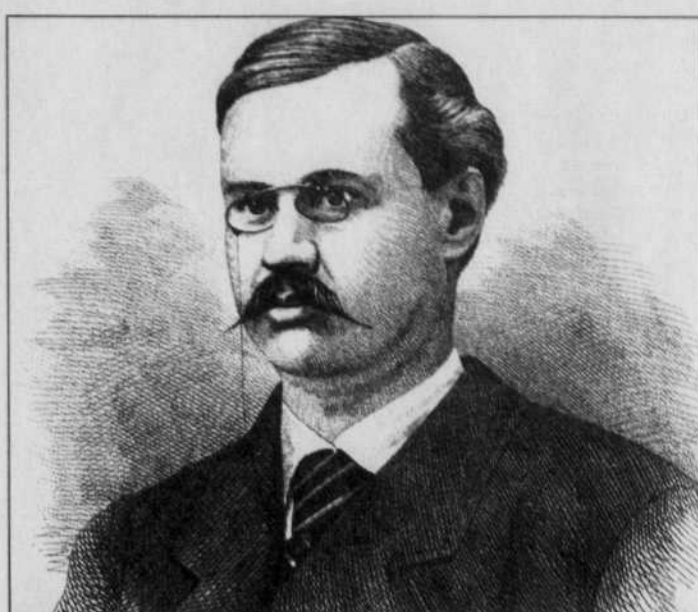
Il faut, toutefois, attendre la treizième et dernière lettre pour connaître ses propositions concrètes de réforme: enseignement solide de l'anglais «à l'égal du français» (ah, ces libéraux!), réduction des heures de grec et de latin au profit des langues modernes et d'un meilleur enseignement des belles-lettres (dispensé par des Français de France!), ajout-t-il, enseignement plus rigoureux des mathématiques, de la physique et de la chimie, modernisation des

cours de philosophie et introduction aux rudiments de la comptabilité. A cela, il ajoute quelques considérations sur l'encadrement pédagogique: nécessité de bien nourrir les élèves, de leur enseigner l'hygiène corporelle et, surtout, de les respecter: «Croyez-moi, on obtient cent fois plus en prenant un enfant par le sentiment de l'honneur, en lui manifestant de la confiance et en lui persuadant qu'il a du cœur, qu'en lui faisant baiser la terre et en le traitant de tocon du matin au soir.» Étonnamment moderne, en effet, ce programme, sur le fond, vu d'aujourd'hui et sauf pour quelques détails (la question de l'anglais, par exemple, et un pragmatisme sans nuance), donne raison à Fréchette contre ses contradicteurs.

Insolent et mesquin

Quant au ton de ces lettres et à la qualité de l'argumentation, c'est une autre affaire. Insolent et, par moments, carrément mesquin, Fréchette, malgré ses prétentions, consacre beaucoup plus d'espace à attaquer personnellement Baillargé qu'à appuyer ses thèses. L'abbé défend la qualité du français enseigné dans les collèges classiques? Fréchette, en puriste de mauvaise foi, lit la prose de son adversaire à la loupe et pointe toutes les fautes de français — nombreuses, il est vrai — qu'il y trouve afin de s'en moquer. Pire encore, à plusieurs reprises, il ridiculise les écrits de Baillargé concernant sa maladie de reins: «Tous ces vieux arriérés n'ont rien publié comme vous, monsieur l'abbé, relativement aux perturbations chroniques de leurs reins et autres organes intestinaux; ils ont préféré se faire connaître par la tête.»

Cette méchanceté, d'ailleurs, ne restera pas sans réplique quand Baillargé rétorquera: «Nous ne vous pardonnons pas, M. Fréchette, de nous donner ici de la vermine, lorsque vous pouvez, sur tant d'autres sujets, nous faire de si beaux vers.» Furieusement attaqué par le



SOURCE BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC

Louis Fréchette était partisan d'une modernisation du cours classique.

poète et ses alliés, dont Aristide Fliatreal qui écrira que «lorsque l'exécution sera finie, il ne restera plus rien du petit abbé qui s'est si imprudemment fourré dans le lami-noir», Baillargé finira lui aussi par s'adonner aux basses manœuvres en accusant le poète, démonstrations à l'appui, de plagiat.

Enfin, et sur le même ton, quand Fréchette prétendra, pour donner du poids à sa position, que «ce n'est pas un simple individu qui parle à l'heure qu'il est», mais que «c'est la poussée formidable de l'opinion publique qui se fait sentir», Jules-Paul Tardivel, allié de Baillargé, mettra son grain de sel dans le débat: «M. Fréchette prétend qu'il n'est pas un simple individu. Il s'apercevra pourtant qu'il n'y a rien au monde de plus individu que lui, et aussi rien de plus simple.»

Sommé de faire preuve de plus de rigueur dans son argumentation, Fréchette, cynique, fera appel à l'argument du gros bon sens, à des syllogismes douteux et à des

témoignages anecdotiques. Sa thèse, pourtant, méritait mieux, ce que même certains libéraux ne manqueront pas de reconnaître.

Fréchette, c'est clair, avait raison de plaider en faveur d'une modernisation du système scolaire québécois et de rappeler, ce qui n'était pas évident à l'époque, qu'en matière d'affaires civiles, les prêtres étaient aussi critiquables que n'importe qui d'autre. Sa prose énergique, mais trop hargneuse toutefois, ne va pas sans susciter un certain malaise chez le lecteur de bonne volonté, même s'il faut reconnaître que c'est elle, eh oui, qui donne toute sa saveur à cette jous-sive polémique.

louiscornellier@parroinfo.net

LETTRES À L'ABBÉ BAILLARGÉ À PROPOS D'ÉDUCATION
Louis Fréchette
Texte annoté et présenté par Luc Bouvier
Éd. Bibliothèque québécoise
Montréal, 2003, 272 pages

ÉCHOS

Bourses de la Bibliothèque nationale

(Le Devoir) — Trois bourses de 10 000 \$ viennent d'être remises à des chercheurs québécois qui tentent, à partir des collections de la BNQ, de mieux comprendre certaines époques de notre histoire. Au nombre des lauréats, Lucie Villeneuve étudiera par exemple la relation entre la presse et la littérature dans le Québec du XIX^e siècle à partir du *Fantastique*, le journal mordant de Napoléon Aubin. Un nouveau concours est ouvert pour les bourses de l'an prochain. Pour en savoir plus, on peut consulter le site de l'institution (www.bnquebec.ca).

Madeleine Monette et New York

(Le Devoir) — Dans le plus récent numéro de la revue littéraire *Les Écrits*, on trouve notamment le texte intégral donné par Madeleine Monette lors de l'ouverture de la 31^e rencontre québécoise internationale des écrivains, dont *Le Devoir* (5 avril) avait déjà souligné l'intérêt. Pour l'écrivaine, New York est «un champ d'expérimentation sociale, culturelle et économique, dont les erreurs surtout font la richesse».

Béatrix Potter

(Le Devoir) — Le Musée royal de l'Ontario présentera, du 11 octobre au 4 janvier 2004, une exposition consacrée à l'œuvre littéraire et à la vie de Beatrix Potter (1866-1943), auteure notamment de *L'Histoire de Pierre Lapin*. Les dessins et les histoires de cette amoureuse de la nature animent l'imaginaire des enfants depuis plus d'un siècle. Pour plus d'information sur la musée, vous pouvez consulter le site suivant: www.rom.on.ca

OLGA BOUTENKO

MOSCOU-QUÉBEC
RÉCITS D'UNE IMMIGRANTE

« Je ne pourrais plus jamais vivre là-bas. Vous savez, quand je suis partie, j'ai essayé d'imaginer beaucoup de choses — tous les changements, la liberté, l'abondance dans les magasins — et je ne me suis pas beaucoup trompée. Seulement, il y a une chose que je n'avais pas prévue : c'est à quel point cette vie nouvelle me changerait. Maintenant, c'est trop tard. Quand on a goûté à la liberté, il n'est plus possible de revenir en arrière. »

« En visite officielle », Moscou-Québec.

« J'ai commencé à lire votre manuscrit dès que je l'ai reçu hier et je viens d'en terminer la lecture ce matin. C'est dire votre talent à retenir le lecteur ! C'est très bien raconté, très humain, et j'ai appris beaucoup de choses sur l'âme russe. Quel sujet fabuleux vous avez là ! Vous avez un don d'observation rare, une précision remarquable dans l'ingénierie des mots. »

Yolande VILLEMAIRE
100 pages • ISBN 2-922245-93-4
• 17,95 \$

LES ÉDITIONS VARIA
WWW.VARIA.COM

UN INCONTOURNABLE

Paul Meunier
LA PHILOSOPHIE DU PETIT PRINCE
ou le retour à l'essentiel

Ce magnifique livre met en lumière la profondeur et l'actualité du *Petit Prince*, ainsi que son art de vivre fondé sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'approvisionnement, le don de soi et l'amour.

CARTE BLANCHE
Distribution Fides

296 pages • 24,95 \$

Abonnez-vous à XYZ
La revue de la nouvelle

Recevez en prime !
La manufacture de machines (nouvelles) de Louis-Philippe Hébert (valeur 15 \$) avec un abonnement d'un an à XYZ. La revue de la nouvelle

Les prix sont toutes taxes comprises

1 an / 4 numéros	2 ans / 8 numéros	3 ans / 12 numéros
Individu Canada 20 \$ Étranger 25 \$	Individu Canada 35 \$ Étranger 45 \$	Individu Canada 50 \$ Étranger 70 \$
Institution Canada 25 \$ Étranger 30 \$	Institution Canada 45 \$ Étranger 55 \$	Institution Canada 70 \$ Étranger 80 \$

Numéro 75

NOM _____
ADRESSE _____
VILLE _____
CODE POSTAL _____ TÉL. _____
CI-JOINT CHÈQUE MASTERCARD VISA
NO _____ EXP. / /
SIGNATURE _____ DATE _____

RETOURNER À : XYZ. La revue de la nouvelle
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-95-18 • Télécopieur : (514) 525-75-37 • Courriel : info@xyzedit.qc.ca
www.xyzedit.qc.ca

25 ans de succès et ça continue.

Félicitations à nos auteurs et illustrateurs pour les Prix du livre M. Christie 2002

Pourquoi le monde est comme il est ?
Sylvain Trudel
illustré par Suzane Langlois
Gagnant catégorie 8 à 11 ans

Polo et le Roulouboulou
Ginette Anfousse
illustré par Marisol Sarrazin
Finaliste catégorie 0 à 7 ans

La fille de la forêt
Charlotte Gingras
Finaliste catégorie 12 à 16 ans

Ni vu ni connu
Louise Desjardins
eaux-fortes de Marc Séguin
Finaliste catégorie 12 à 16 ans

25 ans
la courte échelle
100% littérature

PUL-IQRC
Le système de santé au Québec
Organisations, acteurs et enjeux

Nouvelle édition

Sous la direction de
**Vincent Lemieux
Pierre Bergeron
Clermont Bégin
Gérard Bélanger**

2-7637-7806-2
528 pages, 45 \$

Le système de santé du Québec, tout comme celui de la plupart des sociétés, fait régulièrement l'objet de questionnements tant sur la place de l'État et ses objectifs que sur son fonctionnement et son financement. Pour trouver des réponses à ces interrogations, les auteurs du présent ouvrage privilégient une perspective sociopolitique et organisationnelle.

Pour de plus amples renseignements
Les Éditions PUL-IQRC
Tel. (418) 656-7331 • Telex. (418) 656-3305
Dominique.Gingras@pul.ulaval.ca
www.ulaval.ca/pul

BLOC-NOTES

La campagne électorale détroussée

Attendez de voir comment le public accueillera demain soir à la télé *À hauteur d'homme*, le documentaire de Jean-Claude Labrecque sur les dessous de la campagne électorale de Bernard Landry. Nul doute, il sera au poste, pantouffles aux pieds, sifflant sa bière ou son coke. Les Québécois ont tellement entendu parler de ce film, sans l'avoir vu, en se basant sur des clips présentés aux informations et sur les commentaires des journalistes repris sur cent tribunes. Les opinions sont désormais formées, les verdicts tombés avant le procès. Car c'est devenu ça, une sorte de procès.

Certains sont allés voir le film sur grand écran à Ex-Centris, où la salle ne désemplit pas. Même Jacques Parizeau et Stéphane Dion, à ce qu'il paraît, comme bien d'autres têtes politiques en cause dans ce documentaire. Mais le gros des Québécois vérifieront demain de visu sur leur téléviseur dominical qui des pugilistes en présence, premier ministre ou journalistes, sortira grand vainqueur du *Star Académie* politique annoncé.

De fait, le public recevra peut-être ce film comme un de ces shows de télé-réalité qui foisonnent, faisant appel aux plus bas instincts de voyeurisme en l'être humain. Tout le monde a le nez dans les bobettes de tout le monde par les temps qui courent, dans les alcôves, dans les couloirs. L'époque savoure les odeurs intimes du voisin jusqu'à la nausée.

Alors, la tentation est grande de voir dans *À hauteur d'homme* un autre produit de la tendance télé-réalité, sinon dans le traitement, du moins par l'esprit, de suivre les allées et venues de l'ancien premier ministre comme l'arrivée de Michèle Richard et de son gros chien chez le coiffeur Alvaro.



Odile Tremblay

Allez faire la différence entre un film porteur d'une vision et d'une esthétique comme *À hauteur d'homme* et les bavardages d'adolescents enfermés dans un appartement de *Loft Story* jusqu'à ce qu'amour, haine et crépage de chignons s'ensuivent. Le spectateur s'y perd, et pour cause.

Assez pour lui faire oublier que le film de Labrecque est une œuvre en soi, fruit de centaines d'heures de tournage, allergique à la caméra minute de la télé-poubelle, et un film de Labrecque qui s'inscrit dans le droit fil de son observation de la société au cinéma.

Les belles images lancinantes portent sa griffe, matin levant après matin levant, sautant jour après jour à bord de cet autobus où les stratégies s'élaborent, où la peau de banane du débat des chefs fera glisser le premier ministre. Les affrontements quotidiens avec les médias y deviennent des parties de bras de fer. On verra en fin de course s'assombrir les mines des conseillers péquistes, se crispent les mains de Chantal Renaud sur celles de son bien-aimé. Lan-

des journalistes et sans doute faudrait-il changer quelques règles du jeu médiatique. Ce type de campagne électorale destinée avant tout aux médias comporte ses pièges. Le film nous le crie, mais les politiciens ne pourraient-ils pas ajuster leur tir différemment, viser davantage le citoyen, ce grand oublié de la course, plutôt que de couriser sans fin un quatrième pouvoir qu'ils honnissent?

Les films ne sont pas toujours que des films. Certains invitent à des remises en cause, à des changements de cap. *À hauteur d'homme* fait la démonstration une fois encore (après *L'Erreur boréale* de Richard Desjardins et *Bacon*, le film d'Hugo Latulippe) que les documentaristes sont désormais presque seuls en mesure de creuser en profondeur leurs sujets, détronant bien des journalistes emportés dans la course folle à la production quotidienne. Ces derniers voudraient bien explorer aussi les dessous du jeu, s'y essaient parfois, surtout à la télé, mais ne peuvent qu'en gratter la surface. Les médias roulent trop vite pour pouvoir plonger. Et ils sont parfois juge et partie.

On entre dans *À hauteur d'homme* avec sa petite fibre voyeuriste stimulée par la vague obscène des télé-réalité. Certains en sortiront avec des jugements tranchés et des couperets aiguisés d'avance. D'autres se retrouveront avec des questions plein la tête et de nouveaux modèles à chercher. Ceux-là seront plus fidèles à l'esprit du film, qui n'est pas, malgré les apparences, le cousin politique de *Loft Story*, mais soulève des enjeux capitaux en suivant les sentiers raboteux qui mènent en voie directe aux urnes de nos démocraties.

Non, l'élégance n'est pas toujours au rendez-vous

On serait curieux de voir un documentaire suivre ces campagnes dans le camp des médias, à l'heure où l'épousement règne aussi chez les reporters lancés sur les routes du Québec derrière un chef de parti, à traquer la nouvelle, coude à coude avec la concurrence. Un vrai tue-monde de part et d'autre.

Non, l'élégance n'est pas toujours au rendez-vous

otremblay@ledevoir.com

ROMAN FRANÇAIS

La mort en direct

HÉLÈNE DE BILLY

Le ton racoleur, le style *destroy*, l'écriture volontairement négligée, les anglicismes: il y aurait une foule de raisons pour détester le dernier roman de Frédéric Beigbeder, *Windows on the World*. Pourtant, en imaginant ce qui se passe dans la tête d'un homme et de ses deux jeunes fils coincés dans le restaurant du 107^e étage de la tour nord du World Trade Center durant cette matinée fatidique du 11 septembre 2001, l'auteur de *99 francs* parvient à jeter un regard neuf sur un événement qui, malgré l'immense tristesse qu'il nous inspire, nous a toujours paru un peu irréal.

Car au-delà des images en boucle des avions percutant les tours, il y a tous ces martyrs de l'apocalypse qui ont ressenti l'horreur dans leur chair et jusqu'à la suffocation. Ça aurait pu être moi ou vous prenant le petit-déjeuner dans ce restaurant luxueux où il fallait boucler sa réservation longtemps à l'avance. Beigbeder a imaginé un agent d'immeuble un peu Red Neck, ses deux bambins Jerry et David, un couple adultère, un homosexuel dans le placard, un juif, un musulman... Minute après minute, de 8h30 à 10h29, *Windows on the World* les suit jusqu'à l'anéantissement complet des Twin Towers.

«J'écris ce livre parce que j'en ai marre de l'antiaméricanisme hexagonal.» Traversé par les méditations du romancier, *Windows on the World* sert également de théâtre à l'auteur pour se mettre en scène. Enfance privilégiée dans le 16^e arrondissement, parents divorcés, père absent, femmes fuyantes, paternité difficilement assumée, carrière mouvementée, Beigbeder donne de lui une image de fragilité. L'homme rose, hanté par la crainte de l'échec. «C'est rare un écrivain qui a peur du livre qu'il est en train d'écrire.»

Narcissisme

Non, ce n'est pas rare, serait-on tenté de lui répondre. Mais pour Beigbeder, tout ce qui arrive à Beigbeder possède un caractère unique et précieux. Ce narcissisme lui sert de toile de fond: «Un matin à 9h26, je me suis aperçu que je n'étais plus capable d'aimer quelqu'un d'autre que moi-même. La journée était mon miroir. Le matin, je pensais à ce que j'allais dire à la télé. L'après-midi je le disais devant les caméras. Le soir, je me regardais le dire à la télé.»

Réelle ou feinte, cette autocritique lui permet de ne pas trop se censurer afin de pouvoir nous asséner quelques-unes de ses théories sur la littérature, les français (langue du futur, selon lui), le couple, le sexe, et le reste. Ainsi cette remarque sur l'exception culturelle française: «[...] contrairement à ce que disait un pédégé viré depuis, elle n'est pas morte: elle consiste à faire des films exception-



Frédéric Beigbeder

nnellement chiants, des livres exceptionnellement bâclés, et dans l'ensemble des œuvres d'art exceptionnellement pédantes et satisfaisantes. Il va de soi que j'inclus mon travail dans ce triste constat.»

Roman instantané donc, écrit par un «cynique en larmes» et fait pour être consommé sans tarder. Roman inspiré par le cinéma davantage que par la littérature. S'appuyant sur une structure en béton, comme tous les bons scénarios, *Windows...* multiplie les références au grand écran (Roberto Benigni, *American Beauty*), et surtout n'a pas peur de recourir au mélodrame au moment de donner la parole aux victimes. Ainsi ce gros plan sur Jerry qui, seulement quelques heures avant qu'une poignée de barbares fracassent son avenir avec leur avion-bombe, songeait encore à devenir astronaute, «peut-être pour la NASA». Nonobstant le pathos, c'est ce type d'invention qui apporte à la tragédie sa lueur de réalité.

Avec un souci d'aller jusqu'au bout de son entreprise casse-cou, le livre de Beigbeder fait penser à l'exploit de Philippe Petit. Le 7 août 1974, à sept heures du matin, le fil-de-fer français Philippe Petit entreprenait de marcher au-dessus du vide, dans l'espace qui séparait les deux sommets des Twin Towers, au World Trade Center. Ebaï, les New-Yorkais ont salué le courage de Petit, non seulement à cause de sa folle exubérance à 420 mètres du sol, mais aussi parce que le poète-acrobate avait réussi ce tour de force: humaniser les tours. C'est le même genre de mission impossible que se donne Beigbeder. Avec *Windows on the World*, il tente de rendre à la tragédie son humanité. Son livre est un témoignage d'amour. Pour l'Amérique. Pour New York. Pour nos rêves en allés.

WINDOWS ON THE WORLD

Frédéric Beigbeder
Grasset, Paris, 2003
374 pages

LAND OF GIANTS

McCoy Tyner
Telarc

McCoy Tyner a quelque chose que d'autres n'ont pas: un style reconnaissable entre tous. Un style où la puissance rythmique s'accommode constamment avec le souci mélodique. On le reconnaît également par son affection pour les odeurs latines. Depuis son évasion de l'orbite Coltrane, Tyner n'a pas signé une production sans qu'il y ait au moins une composition hispanisante.

Son nouvel album, *Land of Giants*, chez Telarc, commence d'ailleurs par une pièce latine ou antillaise ou cubaine. On ne sait trop comment la qualifier. Par contre, on peut souligner qu'elle agit comme une bonne introduction à un album convaincant. Un album d'autant plus convaincant, et là on touche à ce qui nous semble essentiel, que Tyner a su s'entourer de grands instrumentistes. Il y a Charnett Moffett à la contrebasse, Eric Harland à la batterie et surtout, surtout, Bobby Hutcherson au vibraphone.

S'il n'est pas excellent de bout en bout, ce compact a ceci de séduisant qu'il est à l'image des précédents. Autrement dit, voici une production où tout un chacun trouvera son comptant.

Serge Truffaut



MAY THE MUSIC

NEVER END
Shirley Horn
Verve

Voici un album qui plaira à tous ceux et celles qui apprécient Diana Krall. On osera même dire que Shirley Horn devrait plaire davantage à ces millions de gens qui ont acheté des albums de la Canadienne. Et ce, pour la bonne et toute simple raison que Shirley Horn demeure toujours le maître et Krall, toujours l'élève. Entre les deux, il y a en tout cas un trait commun: leur jazz a quelque chose d'aristocratique. Depuis les temps qu'elle arpente la scène, Horn a fini par symboliser le chic fait jazz. Son nouvel opus ne fait pas exception. C'est très léché, c'est bien produit, c'est fort bien interprété, le chant de Horn est toujours aussi chaleureux et sobre, rien ne dépasse d'un poil. Tout a été calculé à la perfection. Probablement trop d'ailleurs.

S. T.

VITRINE DU DISQUE

Un McCoy Tyner convaincant

CHANSON

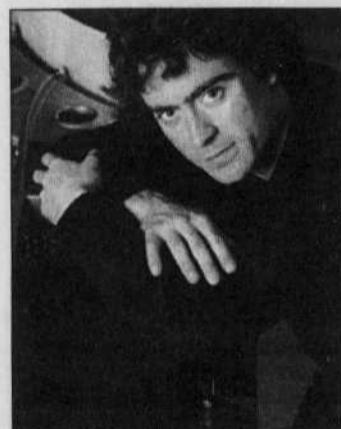
MES MÉLODIES
DU BONHEURMarie-Michèle Desrosiers
Octant (Sélect)

Dommage pas beau du tout, que cet album, racoleur au possible. De «fille du groupe», comme on disait dans l'ancien et le moins ancien temps de Beau Dommage, Marie-Michèle Desrosiers était pourtant devenue ces dernières années ce qu'on espérait d'elle, à savoir une interprète de bon goût. Paru en 1996, le premier de ses deux albums de Noël était une noble réussite dans ce genre très piégé où l'avalanche d'atacas menace à chaque pas. Réussite artistique doublée d'un succès de vente tout ce qu'il y a de plus méga. Suivit en 2000 *C'est ici que je veux vivre*, admirable florilège de chansons québécoises, choisies sans facilité (bel exemple: *Un peu d'amour*, une chanson méconnue de Ferland) et finement serties de cordes, de bois et de vents. Plafonnement des ventes, hélas.

Hélas derechef, on constate aujourd'hui que la chanteuse n'a pas persévéré dans la difficile voie de la qualité supérieure, préférant se refaire une santé financière dans le bas commerce: pour dire les choses platement, Marie-Michèle Desrosiers s'est arrangée pour pogner. J'en veux pour exemples successifs sa moche récidive d'album saisonnier de Noël 2002 (enregistré avec le restant du Chœur de la défunte Armée Rouge, c'est dire), et maintenant ce ramassis de chansons tellement grand public qu'un pachyderme ne ratiserait pas plus large dans une boutique de produits Avon. On peut parler ici de populisme, au sens méprisant du terme: s'approprier ainsi les tubes mille millions de fois rabâchés par le Mouskouri (*C'est bon la vie*), Julien Gain (*Fais comme l'oiseau*), Julie Andrews (*The Sound Of Music*) et autres Armstrong (*What A Wonderful World*) confine au calcul le plus comptable. Le seul titre original du lot, *Seulement peut-être*, jolie ballade sans âge de Michel Rivard et Marie Bernard, donne la mesure du renoncement: voilà ce qu'on aurait pu avoir, avec dix autres contributions neuves et une saine dose de courage. Peut-être cet album-là aurait-il connu un destin honnête. On ne le saura jamais. Bien sûr, celui-ci est gagnant d'office, c'est fait pour: *Mes mélodies du bonheur* est d'ores et déjà certifié méga et tout le tremblement, installé aux premières places des classements au moins jusqu'aux Fêtes. Dommage.

Sylvain Cormier

CLASSIQUE



Le pianiste Paul Lewis.

SCHUBERT: LES
DERNIÈRES SONATES

Sonate D. 959 en la majeur et D. 960 en si bémol majeur. Paul Lewis, piano. Harmonia mundi HMC 910800

Deux monuments souvent enregistrés retrouvés, sous les doigts de Lewis, leur urgence première. Voilà le tour de force de ce disque. Paul Lewis a reçu des «conseils» de Brendel, lui qui, il y a une trentaine d'années, nous forçait à réexaminer notre vision du cher Franz. Cela s'entend non pas dans l'imitation, mais dans le fait que toutes les phrases respirent, que les fluctuations de nuances et de tempos vont de pair, ce qui donne une autre dimension à la grande architecture comme au moindre petit détail. Parlant de sonate, Berg disait qu'un retour de thème devait s'accompagner de profondeur car celui-ci avait vécu psychologiquement. Ce qui pourrait ne rester que belle parole trouve, sur ce disque, sa raison d'être. Une pianistique est subtil à souhait, jamais mièvre. Les sonorités montrent leurs origines beethoveniennes et leurs visées schumaniques, faisant de ces deux sonates, qu'on prend parfois comme parenthèses de l'histoire, des moments forts où celle-ci s'ancre. Une interprétation intelligente, aussi sentie que raffinée, qui réclame une écoute assidue et qui, encore une fois, ouvre des portes sur le génie, voilà le prodige du grand artiste qui retrouve les grands chefs-d'œuvre.

François Tousignant

TCHÉREPINE:
CONCERTOS

POUR PIANO N° 2 ET 4

Noriko Ogawa (piano),
Orchestre symphonique de
Singapour, Lan Shui.
Bis CD 1247 (distribution SRI)

Ce fascinant troisième volume de concertos d'Alexandre Tchérépine (1899-1977), publié par le très in-

ventif label suédois BIS et complété par les brèves Magna Mater et Prière Symphonique, nous rappelle à quel point nous avons abouti à un hiatus absolu entre des ensembles militants qui, tous, prônent une certaine image de la musique du XX^e siècle et des institutions symphoniques qui ressassent à l'envi le répertoire du XIX^e siècle et ses prolongements. Le mélomane fait donc face à un «trou culturel», qu'il est bien obligé de combler grâce au CD s'il veut entendre les grands compositeurs sacrifiés de l'autre XX^e siècle, les Englund, Tveitt, Anthell, Vainberg, Rorem, Sallinen, Rautavaara, Rochberg, Piston... sans parler de Honegger, Dutilleul, Britten ou Martin!

Tchérepine, le cosmopolite (sa vie le mena de Saint-Petersbourg à New York, en passant par Paris et l'Extrême-Orient), occupe une place de choix dans ce panorama et ces deux partitions font état d'un métier très sûr. Le 2^e Concerto (1923), plein de verve et de subtilités, n'a rien à envier au meilleur Prokofiev, et l'inventif et éloquent 4^e Concerto (1947) compte parmi les meilleures partitions inspirées par la musique orientale — en l'occurrence chinoise. On prolongera l'écoute de cette œuvre éloquente et colorée par celle de *La Grande Muraille de Chine* d'Englund sur disque Ondine.

Christopher Huss

POP

HAHA SOUND

Broadcast
(Warp-Outside)

Depuis le milieu de l'été, on attendait avec impatience la sortie officielle de ce deuxième album de la formation rétro-futuriste Broadcast sur Warp. Avec quelques semaines de retard, on peut finalement apprécier ces courtes pièces qui débordent d'inventions et d'astuces dans un créneau résolument pop. Toutefois, on parle sur *Haha Sound* d'une pop qui ose autant qu'elle dérange les habitudes d'écoute. Les mélodies irrésistibles se mêlent à une recherche sonore, pleine de crevasses et de bruits aventureux. On entend, par contre, la voix de Trish Keenan qui accompagne certains motifs hypnotiques et chaleureux. En arrière-fond, le moindre détail devient une excuse pour livrer des arrangements à base d'électronique ou encore d'étranges boucles abstraites. Moins influencé par Stereolab que sur *The Noise Made By People*, *Haha Sound* hisse Broadcast au sommet d'une pop aventureuse et contemporaine. Il suffit d'entendre des pièces aussi magnifiques que *Man Is Not A Bird* ou *Ominous Cloud* pour en être convaincu. En spectacle, avec les excellents Fly Pan Am, le 17 octobre prochain au Lion d'Or.

David Cantin

LANCEMENT
de Spirale, n° 192Dossier: Paroles contemporaines: le renouveau du conte
(dir. Patrick Poirier)

Dimanche 14 septembre 2003 à 17 h

Sergent Recruteur, 4650, boulevard Saint-Laurent, Montréal, métro Mont-Royal

Suivi du spectacle de Mike Burns à 19 h 30:

Raconte-moi que tu as vu l'Irlande

Bienvenue à tous!

Spirale change d'adresse: 6742, rue Saint-Denis, Montréal, Québec, H2S 2S2

Spirale



BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEZ-VOUS:

Par téléphone: (514) 355-3333
ou: 1 800 363-1310
Par la poste en nous retournant
le bulletin ci-contre
Par télécopie: (514) 355-3332

Consultez notre site Web au
www.spiralemagazine.com

Si vous désirez que votre nom
ne figure pas sur la liste d'abonnés
qu'il nous arrive de mettre à la
disposition d'entreprises dont les
produits pourraient vous intéresser,
veuillez cocher ici:

CANADA (étudiant*)	
<input type="checkbox"/> 1 an / 6 numéros	20 \$
CANADA (individu)	
<input type="checkbox"/> 1 an / 6 numéros	28 \$
CANADA (individu)	
<input type="checkbox"/> 2 ans / 12 numéros	45 \$
INSTITUTIONS	
<input type="checkbox"/> 1 an / 6 numéros	40 \$
À L'ÉTRANGER	
<input type="checkbox"/> 1 an / 6 numéros	35 \$
ABONNEMENT DE SOUTIEN	
<input type="checkbox"/> 1 an / 6 numéros	40 \$
* avec photocopie de la carte (taxes incluses)	

EXPRESS MAG: 8155, rue Larrey, Anjou, Québec, H1J 2L5

Oui, je désire m'abonner à Spirale pour la durée
et au tarif que j'ai sélectionnés dans le tableau.

Choisissez votre mode de paiement

Chèque ci-joint à l'ordre de Express Mag
 VISA MasterCard American Express

Date d'expiration: _____ Signature: _____

Nom: _____ Prénom: _____

Adresse: _____

Ville: _____ Province: _____ Code postal: _____

Tél: _____

E-mail: _____